
Études littéraires africaines

BERTHO (Elara), *Léopold Sédar Senghor*. Paris : Presses universitaires de France, coll. Biographies, 2023, 170 p. – ISBN 978-2-130-83822-7



Coline Desportes

Number 55, 2023

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1106476ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1106476ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Desportes, C. (2023). Review of [BERTHO (Elara), *Léopold Sédar Senghor*. Paris : Presses universitaires de France, coll. Biographies, 2023, 170 p. – ISBN 978-2-130-83822-7]. *Études littéraires africaines*, (55), 187–190. <https://doi.org/10.7202/1106476ar>

« lecture politique » (p. 29) des œuvres littéraires et cinématographiques, mise en perspective avec les productions des essayistes, met en garde contre le risque de dépolitisation qui plane derrière une utilisation consensuelle de notions telles que l'animisme, l'afro-futurisme ou le féminisme. Mais peut-on vraiment réduire les œuvres de Mariama Bâ, de Seydiou Badian, de David Diop, de Mohamed Mbougar Sarr et de Djaili Amadou Amal à des productions pré-formatées au sein d'une matrice intellectuelle dominée par les valeurs occidentales ? On regrette que ce chapitre ne dialogue pas plus directement avec les travaux des spécialistes des littératures africaines.

Alice CHAUDEMANCHE

BERTHO (Elara), *Léopold Sédar Senghor*. Paris : Presses universitaires de France, coll. Biographies, 2023, 170 p. – ISBN 978-2-130-83822-7.

Paru en février 2023 aux PUF, ce petit *Senghor* (170 pages, format poche et gros caractères) vient s'ajouter à la liste des publications qui attestent une riche actualité autour de l'œuvre poétique, théorique et politique du premier président du Sénégal. Bien que ses archives normandes – la ville de Verson conserve un fonds important et inédit – ne soient toujours pas accessibles et que la plupart de ses livres demeurent aujourd'hui introuvables en librairie, les volumes de *Liberté* parus au Seuil n'ayant pas été réédités, une vaste relecture interdisciplinaire de Senghor est aujourd'hui en cours. En témoignent notamment la belle exposition « Senghor et les arts, réinventer l'universel » en cours au musée du Quai Branly-Jacques Chirac et la constitution d'un groupe de recherche international (CNRS/ENS-UCAD) qui déploie ses activités entre le Sénégal et la France. La réception de Senghor est remarquablement différente dans l'un et l'autre de ces pays, entre lesquels il a vécu toute sa vie. Pour la jeune société civile du Sénégal, il est devenu une figure repoussoir, au mieux autoritaire, au pire tyrannique et complice du néocolonialisme français, tandis qu'en France, où son départ volontaire du pouvoir en décembre 1980 lui confère une aura de démocrate, on le connaît surtout pour son rôle fondateur dans l'édification de la négritude des années 1930. Le chantier de relecture de son œuvre s'intéresse à des moments moins connus de son parcours, comme la conceptualisation et la promotion de son projet fédéraliste – dont Sébastien Heiniger (*Décolonisation, fédéralisme et poésie chez Léopold Sédar Senghor*, 2022) et Joshua I. Cohen (« Locating Senghor's École de Dakar: International and Transnational Dimensions to Senegalese Modern Art, c. 1959-1980 », *African Arts*, vol. 51, n°3, 2018) analysent les traces dans sa poésie et dans sa politique culturelle.

Contrairement aux biographies précédentes, publiées pour la plupart du vivant de Senghor et faisant la part belle aux années de formation, le

livre d'Elara Bertho propose un plan équilibré et un long développement concernant les vingt années de sa présidence. En se fondant sur des travaux académiques récents plutôt que sur l'analyse d'archives ou de témoignages, l'autrice offre une synthèse en quatre chapitres chronologiques : « Royaume d'Enfance » (p. 13-28) ; « Les années parisiennes et la naissance de la négritude » (p. 29-54) ; « De la réforme du système colonial aux indépendances » (p. 55-98) ; « Le poète-président » (p. 99-146). Elle développe en fin d'ouvrage quatre axes thématiques intitulés « Pistes pour hériter de la négritude aujourd'hui » (p. 147-152). En annonçant un récit « loin de l'hagiographie, loin des anathèmes », E. Bertho cherche à tenir à distance à la fois certains des ouvrages antérieurs, qui usent volontiers d'euphémismes pour décrire les accents autoritaires du régime senghorien, et les analyses empreintes d'une rhétorique fanonienne (p. 50), qui ont empêché une compréhension socio-historique de la négritude. Citant longuement des textes poétiques aussi bien que politiques (y compris des documents comme le tract distribué en mai 1968 par les étudiants sénégalais en grève, mentionné p. 123-124), l'autrice invite ses lecteurs à un renouvellement de la réception de Senghor.

La mise en récit propre à la biographie ne l'empêche pas de porter un regard critique constant, y compris sur son propre travail, en commentant ses difficultés et les contradictions dont elle rend compte. Par exemple, à propos des années de présidence : « Il s'agit de la période la plus difficile à raconter : c'est un exercice d'équilibriste que de rendre compte d'une part des incohérences de Senghor, de son exercice autoritaire du pouvoir, de ses renoncements dans la mise en place du socialisme, et d'autre part de la grande stabilité du pays, de la relative paix sociale, de la vision cohérente d'une nation sénégalaise unie qu'il a su développer, du très faible nombre de morts politiques, ce qui, rapporté à l'échelle régionale, est une notable exception » (p. 99). Ou bien encore, à propos de l'emprisonnement de son opposant Mamadou Dia : « Revenir sur cette crise, c'est revenir sur un épisode particulièrement sensible de la présidence senghorienne, dont l'ensemble des éléments ne sont pas encore connus ; c'est aussi affronter pleinement les contradictions de Senghor » (p. 106). Ainsi, elle décrit clairement les accents répressifs du régime de Senghor tout en les remettant en perspective avec les crises parfois sanglantes qui affectent les pays voisins (p. 110). Elle analyse le décalage entre les idéaux socialistes et la pratique, établissant la liste des obstacles qui se sont dressés sur la voie du socialisme africain, notamment la dépendance économique vis-à-vis de la France (p. 119). Filant l'idée d'un rééquilibrage et intégrant les recherches récentes à propos de la gauche sénégalaise, une partie importante de l'ouvrage décrit l'opposition, longtemps secrète car interdite, ses doctrines et ses réseaux internationaux (p. 121-128). De la même manière, le chapitre consacré au Festival mondial des arts nègres de 1966 ne se contente pas de célébrer le tour de force de cet événement ouvert par Malraux, qui rassembla des œuvres et des participants de tout le continent. Puisant dans le travail de Sarah Frioux-Salgas et dans le projet « PANAFEST

archive » de Dominique Malaquais et Cédric Vincent, E. Bertho met opportunément en lumière le contexte de la guerre froide, la rivalité entre les blocs, le financement par la CIA, mais aussi les tensions locales et régionales ainsi que les enjeux diplomatiques.

Limpide et pédagogique, le propos ne renonce pas pour autant à la complexité. Certaines des pistes que l'auteur suggère en conclusion posent autant de questions qu'elles apportent de réponses. Ainsi, la généalogie esquissée des concepts de négritude et de *blackness* (p. 151) invite à la réflexion à propos de la race dans le discours de Senghor. E. Bertho reconnaît la difficulté à donner une définition stabilisée de la « négritude » ; Senghor, selon elle, « réfute formellement la différence de races », en insistant sur l'existence d'ethnies et sur le lien qui unit les peuples noirs à travers le monde (p. 45). On pourrait également souligner que, si la définition senghorienne de la négritude est flottante, les notions d'ethnie, de race, de culture et de civilisation ne sont pas toujours claires dans ses discours et semblent même interchangeable dans certains textes et allocutions. Senghor insiste, selon l'auteur, sur une culture commune, héritée de dynamiques historiques et géographiques ; mais on pourrait arguer que sa définition de l'ethnie intègre la race sans l'évacuer, et que l'ethnie comme catégorie pose elle-même question. Le rapport de Senghor au biologique – il parle abondamment de sang et de fécondation – ne met pas au cœur de la négritude l'expérience vécue sur laquelle se fonde en partie la *blackness*. Toutefois, comme l'écrit Elara Bertho, chez Senghor, les différenciations ethniques peuvent se nuancer et se croiser : ce « métissage » s'incarne dans la Civilisation de l'Universel qu'il appelle de ses vœux, où chaque « culture » apporterait ses caractéristiques propres pour édifier une civilisation métisse au XXI^e siècle.

Une autre des pistes très stimulantes énoncées en fin d'ouvrage fait écho aux parutions remarquées de l'historien Guillaume Blanc à propos de la mise en parcs et de la naturalisation de l'Afrique. En s'appuyant sur les relectures écopoétiques récentes, notamment celle de Xavier Garnier, Elara Bertho contribue à ébranler cette « Afrique-fiction » édifiée sur la vision d'un continent intact, sauvage et primitif, menacé par les hommes qui la peuplent. Elle relève chez Senghor « la joie de l'attachement à la terre natale » (p. 19), l'absence de séparation entre la nature et la culture, voire la dénonciation anticapitaliste de la conception occidentale qui sépare l'homme de la nature pour mieux la posséder et la détruire (p. 22-23, 81). Les représentations de la nature par les poètes et les artistes du continent ont souvent été perçues comme folklorisantes et autoprimitivisantes. C'est le cas, par exemple, de nombre de tapisseries des manufactures sénégalaises des arts décoratifs, qui alimentèrent la collection artistique de l'État du Sénégal sous la présidence de Senghor. Sans faire de lui le tenant d'une écologie politique, ce qui aurait peu de sens au regard du contexte des années 1970, qui voit ce type de mouvements se structurer, nous pouvons, à la suite d'E. Bertho, élargir la focale et considérer com-

bien le lien avec la nature de certaines sociétés africaines a été mal lu, mal vu, depuis l'Occident.

Si le format ne permet pas d'approfondir certains événements importants, comme l'éclatement de la fédération du Mali, cet ouvrage accomplit brillamment le programme qu'il se donne en introduction. En proposant une synthèse des derniers travaux universitaires, des relectures stimulantes de poèmes, comme le décrié « Neige sur Paris », (p. 53), et en retraçant les différents temps fort d'une vie artistique, littéraire et politique entre le Sénégal et la France, l'auteur contribue à mettre au jour la finesse rhétorique et stratégique senghorienne en ne masquant rien de ses réussites et de ses échecs.

Coline DESPORTES

BESSONE (Magali), RENAULT (Matthieu), W.E.B. Du Bois : double conscience et condition raciale. Paris : Éditions Amsterdam, coll. L'émancipation en question, 2021, 155 p. – ISBN 978-2-354-80235-6.

Ce petit ouvrage de Magali Bessone et Matthieu Renault constitue un outil précieux pour qui s'intéresse aux questions raciales. Il synthétise et explicite un certain nombre des notions importantes développées par le penseur, historien et sociologue afro-américain W.E.B. Du Bois (1868-1963). Les travaux de cet auteur, qui interrogent ce que « signifie être Noir aux États-Unis à l'aube du xx^e siècle » (p. 13), restent peu connus en France ; son ouvrage-phare, *Les Âmes du peuple noir*, n'a été traduit en langue française qu'un siècle après sa publication originale aux États-Unis (1903). « La ligne de partage des couleurs », qui constitue à la fois une frontière physique et concrète au temps de la ségrégation et une ligne « invisible, difficile à saisir » (p. 39) dont Du Bois, en intellectuel visionnaire, faisait déjà « le problème du xx^e siècle », est présentée dans le premier chapitre (p. 21-41). Le deuxième est consacré à une autre métaphore exploitée par le penseur, celle du « voile » (p. 43-61), « qui, faussant son rapport au monde, déforme, en le dédoublant, le rapport qu[e le Noir] entretient avec lui-même » (p. 45). Enfin, le troisième et le quatrième chapitre développent la notion de « double conscience » – également présentée dans l'introduction de l'ouvrage (p. 9-20) –, explorant respectivement ses « différentes figures » (p. 77-96), puis ses « pouvoirs » (p. 97-115). Ces multiples concepts ne sont pas définis de façon distincte, mais ils apparaissent dans l'ouvrage comme se complétant les uns les autres : « la *ligne de couleur* renvoie à la dualité matérielle ou sociale “extérieure” ; la *double conscience* à la dualité spirituelle ou psychique “intérieure” ; tandis que le *voile* les dialectise en figurant métaphoriquement la conversion réciproque de phénomènes relevant de l'une et de l'autre » (p. 51). En plus d'être critiquées et mises en contexte, ces notions sont inscrites par M. Bessone et M. Renault dans une généalogie de la pensée et de la production écrite,